

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :  
 SARAH BARNUM | L. MASSIN  
 E. DESCLAUZAS | LUCCIANI  
 KARL MUNTZ | DE SAINT-SAVIN

ABONNEMENTS  
 France..... UN AN FR. 12  
 Etranger..... 18

On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
 Paris et Province : 9, Passage de l'Industrie.  
 Lyon : vente en gros, 35, rue Thomassin, boîte, place des Terreaux, 6, Lyon.

# LA BAVARDE

Journal d'indiscrétions, littéraire, satirique, mondain, théâtral, financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux en ce qu'il est de l'arme écrite, Pour ce qu'il est de la prose de l'homme. François RABELAIS.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :  
 DORSAY | A. DELONGS  
 DE VERGIER | M. MÉRISTO  
 SCHNEIDER | J. SABATIER

ABONNEMENTS  
 France..... UN AN FR. 12  
 Etranger..... 18

On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX mois sans frais dans tous les bureaux de poste.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
 sont exclusivement reçues à l'agence V. FOURNIER

## LE TROP GALANT PROCUREUR

Tirage justifié  
**100,000 EXMP.**

M. SAINT-OBAIN est chargé de l'inspection générale de la « Bavarde » dans les Départements.  
 M. FERNAND de VALBONNET est nommé inspecteur-adjoint de la « Bavarde » dans les Départements.

### NOS ÉDITIONS

Nous publions six éditions pour la France et l'étranger. Les lecteurs qui désirent se procurer les numéros de ces éditions n'ont qu'à nous indiquer la ville qui les intéresse et nous envoyer 15 centimes en timbres-poste à l'adresse de M. l'administrateur du journal, 9, passage de l'Industrie.

### LE TROP GALANT PROCUREUR

Vraiment s'il est en France des magistrats intègres autant qu'austères, il en est d'autres qui le voudraient à tout prix. A révéler le galant subterfuge dont nous avons raconté l'histoire ici même, est le trop incandescent juge de paix Charlochet qui fut condamné pour détourner des deniers de la commune d'autres encore, voici que vient le tour de son procureur. Les mémoires des écrivains du siècle dernier sont pleins d'anecdotes circulant sur les escapades de messieurs les clercs de procureurs, mais si les faits sont si nombreux, ce n'est pas par hasard, maintenant, que le procureur de la commune de la Bruyère se livre à de telles manœuvres. Procureur, vous diriez, mais non, procureur de la commune, c'est-à-dire un homme qui, par ses traditions de grattes papiers de plusieurs siècles.

On le croirait véritablement lorsqu'on se en pris connaissance du procès du sieur Beyne qu'on est actuellement en train d'accommoder en Cour d'appel.

Ce galant gentilhomme, ex-procureur de la République à Mont-de-Marsan et de la République à Bretonne, n'a pas douté, et je crois pouvoir affirmer qu'il possédait son Brantôme sur le bout de l'ongle. Il connaît aussi Villon mieux que qui que ce soit et n'ignore pas une ligne de ces livres roses, musqués, poudrés, manqués, gracieux et tendres que nous ont laissés les inoubtables bergers du XVIIIe siècle pour célébrer la gloire et les aventures des bergères innombrables de ce temps-là.

Il enrageait de n'être pas né en cette époque marivau ante et mièvre, où tout était que dentelles et rubans, fleurs et sourires. Il eût fait un de ces délicieux magistrats en pâte tendre, un de ces magistrats à la guimpe qui faisaient de leurs incolores dans les rues les des Cydalises. Il faut que les choses de cette vie soient bien mal distribuées et que le ciel soit bien cruel pour avoir retardé de cent ans la naissance de ce procureur monsieur. C'est été un des plus charmants petits abbés de Paris, un de ces petits abbés mignards dont les rabats soyeux fleuraient la gorge de femme!

Un de ces petits abbés délicieux qui jouaient du clavessin, dansaient le menuet, frisaient des caniches, ne connaissant l'autre acension que celle de Venus d'autre messie que Cupidon. Un abbé de Cythère, un abbé de Bouchard, de Fragonard ou de Watteau, une miniature.

On l'eût renc n'été dans toutes les alcôves à la mode, il eût roucoulé durant de longs jours, aux pieds mignons des marquises, il eût fait le précieux discours sur une jarretière rouge, ou sur une mouche indiscret, et eût été le plus enflamé ensorcelé et chambrière de la capitale. Il ne se serait pas appelé prosaïquement Beyne, mais le chevalier de Beyne, et certes il n'aurait pas imité la contenance exagérée de ceux de M. de La Fontaine, il eût été la coqueluche de toutes les dames et le désespoir de toutes les servantes dont il aurait dédaigné de dégrader la coquette : un Faubas matiné de don Juan.

Mais malheureusement l'injuste Destin n'ayant pas voulu que M. Beyne portât l'épée, qu'il fût talon-rouge ou plus tard l'amant de quelques précieuses, l'ridiculisement fait émerger du néant en un dix-neuvième siècle.

Plus de scarpins à boucles, plus de japons, plus de perruques poudrées, plus d'hôtel de Rambouillet, plus de mur-

quises! Il y a si longtemps que Florian est parti et que Fabre d'Églantine est mort, que les seuls dictionnaires savent à peu près à quelle époque ils vivaient. Mme de Pompadour n'est plus qu'un souvenir vague qu'on revoit de temps en temps sur les porcelaines de Sèvres, et il n'y a plus que les suisses qui portent la cuvette!

M. Beyne, venu au monde dans un cofret de poudre à la Maréchale, ne s'est pas aperçu de tout cela; il a voulu allier les fonctions de procureur à celles de courreur de filles; il a eu tort. Qu'il demande plutôt à la Cour d'appel de Paris, ce brave M. Beyne, qui n'aimait pas la « Bavarde », comme la plupart des procureurs, parce qu'il aimait trop les dames galantes, et qu'il craignait que l'indiscrète n'eût vent un beau matin de ses joyeuses escapades de maître à libéralisme.

Qu'elle soit chérie ou détestée des procureurs, la « Bavarde » s'en moque! C'est la plus tenue de ses soues. Elle connaît la loi, alors qu'elle ignorent ou l'oublient si souvent, et elle incorrigible railleuse trouve bon de rire en parlant de ces gens, si graves d'apparence, laissent traîner leur robe noire dans la poussière ou qu'ils oublient leur barrette chez une courtisane.

Je n'ai que cela à dire, et maintenant que j'ai présenté ce berger à son maître, qu'on me permette de parler un peu de la bergère!

Mlle Noëlle Pasquidoux est une jeune fille charmante, gracieuse, légère; elle possède des yeux qui ont de beaux yeux de choses sans qu'elle le sache et une petite bouche d'une coquette incompromissable. A ces avantages physiques d'une grande valeur, elle joint, ou joignait il y a quelque temps, une naïveté dont je pourrais donner une idée à mes lecteurs, si en leur rapportant le souvenir de la candide Chloé. — Ecco une bergère!

Cette jeune peronne, pour ne pas saupar quelle bagatelle d'argent, fut citée au parquet, dont M. Beyne était le maître. Ce procureur trouva l'enfant de son goût; des jours duvetés comme des pêches, une poitrine rondelette, des lèvres sanglantes, tout cela l'alleché; aussi, pour se procurer ce coq si délicieux et pour dire cette âme non moins belle sur le brûlant sentier de la damnation, eut-il recours à un stratagème aussi inoffensif qu'ingénieux: il employa la terreur.

Vous souvient-il de cette merveilleuse fable du Loup et de l'Agneau, dont on berça nos jeunes sœurs?

M. Beyne se fit loup, pour croquer l'innocence de cet agneau. Il prit sa voix la plus terrible, son air le plus mystérieux, sa physiologie la plus dure pour persuader à la pauvre fille qu'elle avait mérité l'échafaud et que lui seul pourrait la sauver, l'arracher à l'échafaud, à la potence, à la guillotine. Et lorsqu'il la vit trébucher, effrayée devant lui, il lui prit doucement la taille:

« Reste avec moi, lui dit-il, en lui laissant choir un baiser dans la nuque, reste avec moi et tu n'auras rien. »

Et voilà comment cet ange de pureté devint la maîtresse de ce collectionneur effréné de bonnes fortunes.

Tout alla bien; la lune de miel fut exquise, on dépensa beaucoup de tendresse de part et d'autre, et personne au delà de Mont-de-Marsan n'aurait jamais eu vent de cette affaire si M. Beyne, qui est un délicat, ne s'était à la longue fatigué du tend-on qu'il avait eu l'heur de rencontrer et n'aurait fini par le trouver coriace.

On se lasse des plus jolies choses, comme on oublie les plus douces pressées. Le petit abbé se mit à manœuvrer abandonnant la suave Noëlle Pasquidoux.

Furieux, épris, pleurant, désespéré de la belle qui, sur le conseil de quelques amis, cita l'infidèle devant le juge de paix, pour lui écarquer des deux yeux l'infamie. M. Beyne eût voulu l'effacer, condéda l'enfant, et il se croyait de nouveau rétabli dans sa confortable qui-tude de juste, lorsque quelques journaux de la capitale, en embouchant leurs trompettes des grands scandales, et publièrent la chose par monts et par vaux! Et malgré les efforts désespérés du rusé coq père, qui eût l'impudence de poursuivre son maître, M. S. uque, et son ancienne maîtresse pour tentatives de chantage, le fait bientôt obligé de donner sa démission.

On a beaucoup jase là-dessus à Mont-de-Marsan, et le bruit de cette piquante histoire est venu d'étape en étape jusqu'à la Cour d'appel de Paris.

Ce n'est que ce soir qu'on connaît la fin de ce procès saououreux, que j'ai suivi consciencieusement pour en arriver jusqu'au bout le rôle de petit B. anômme que j'ai entrepris aujourd'hui.

Nos lectrices en apprendront plus tard le résultat.

Il est probable que ce berger raté sera vertement condamné! Il le mérite bien, da re-te. La toge ne s'accommode pas de r bants et de dentelles; le rabat dont elle est ornée n'est pas le même qu'il y a dix ans; les galants abbés du XVIIIe siècle! Thémis n'est pas un préceuse à qui l'on adresse des madrigaux parfumés et la poudre à la maréchale n'est mal en ce temps-ci aux procureurs.

Q e les procureurs consultent tant qu'ils voudront l'histoire de Cythère, cachée sur le plus haut rayon de leur bibliothèque, mais que pour l'atteindre ils ne se fassent pas un marche-pied du Code! S'ils ignorent la loi, on la leur apprendra!

DAUBRUCK.

VIVE LE DIVORCE

Puisque le divorce est voté  
 Dans notre beau pays de France,  
 Nous allons, ma belle, je pense  
 Reprendre notre liberté.

Après deux longs ans d'esclavage,  
 D'écarts et de tourments,  
 Nous allons, comme nos serments  
 Et fuir cet horrible service.

Je sais que tu m'en sauras gré  
 Car tu ne de-meuras fidèle  
 A tes engagements, ma belle,  
 Que le coq et la tortue.

Bien cruelle était ta contrainte  
 Quand les yeux par les pleurs rougis  
 Tu tenais en l'orgueil  
 Souriant d'une gaîté finte.

Il est dur d'avoir un mari  
 Qui ne peut souffrir en peinture  
 Lorsque vous pousse la nature  
 Dans les bras d'un amant chéri.

Tu trouvais pénible les choses  
 Qui t'arrachaient de somb et pleurs...  
 Ah! je comprends les douleurs  
 Car j'éprouvais les mêmes peines.

Nos sens échauffés tournent ailleurs,  
 Nous nous étions donnés à d'autres;  
 Nous trouvons, d'ans nos fous après,  
 Les baisers d'autres meilleurs.

Tu étais notre vie en infernale  
 Et rien n'était plus infernal  
 Que le pot-au-feu conjugal  
 En tête-à-tête légitime.

Rien ne nous semblait plus affreux  
 Que l'existence côte à côte  
 Puisque que nos cœurs à l'aise  
 Poursuivaient des soupirs maheureux.

Nous n'avons point encore cet âge  
 Où l'âme est formée à l'amour...  
 Peut-être, nous trouvant un jour  
 Nous aimerions-nous davantage?

Reprenons notre liberté,  
 Nous n'enouons point d'anathème;  
 L'on est heureux que lorsqu'on aime,  
 Au right! le divorce est voté!

KARL MUNTZ.

LIVRES RARES

Les auteurs de Sarah Barnum, de Marie Pigeonier et de la Prostitution contemporaine ont fait appel contre le verdict qui les a condamnés à la prison.

On ne trouve maintenant ces volumes qu'aux prix suivants: Sarah Barnum, 5 fr.; Marie Pigeonier, 3 fr. et l'épouvantable livre la Prostitution contemporaine avec ses horreurs travesties, 6 fr. Isidore Bawrel et Nana Judith, deux livres qui auront le sort des précédents, seront expédiés par nous, au prix de 2 fr. 50.

A tout le personne qui nous enverra 15 centimes en timbre-poste, nous ferons l'envoi sous enveloppe du catalogue des livres curieux édités en Belgique, Allemagne, Suisse, Hollande, et nous leur procurerons les livres qu'ils désirent.

Nous avons fait de très nombreuses expéditions de ces volumes. Nous procurerons également tous les livres d'été en France.

Envoi franco à domicile, en gare ou poste-restant, contre un mandat-poste à l'adresse de M. l'administrateur du journal. Les envois ne portent aucune indication.

Nous n'acceptons pas les lettres postales. Les personnes à qui nous avons promis de faire parvenir des livres de poste, qu'on désire dans tous les bureaux aux prix de 1 fr., 2 fr., 5 fr., 10 fr., et 20 fr., sans aucune formalité, comme de simples timbres poste, moyennant 5 ou 10 centimes.

Nous procurerons au prix de 25 fr.: Venus et son cortège, les deux compositions originales de Zick et le Triomphe de Cupidon de Lesson. Charlot s'amuse 3 fr. 50. — Autour du clocher 3 fr. 50. On croit à des pourraites contre ces ouvrages.

### LES ABOYEURS

Nous prions nos amis de province de nous faire parvenir les journaux qui s'occupent de la Bavarde.

Nous les prions de nous donner des renseignements sur les auteurs de ces articles, car nous sommes bien résolus à leur répondre sur le même ton.

### LES VOLEUSES D'ENFANTS

Nos enfances ont été non pas bercées, mais terrifiées par ces effroyables histoires d'enfants volés, que les aïeux, ce sont le soir comme pour peupler les jeunes cœurs de cauchemars prématurés ou que les bibliothèques morales et chrétiennes de Tours-en-Touraine enveloppent de sombre mystère et de fantaisie pour faire éclore avant l'heure dans les intelligences mais antes les fleurs toujours trop hâtives de la perversité. En ai-je trop ma part de ces tristes affreux et d'horribles syllabes bémolées dérobées à leurs mères d'innocents chérubins pour les livrer aux mains brutales des saltimbanques qui torquent leurs membres fièles pour les assouplir aux travaux du cirque! Ah! combien de fois dans mon lit d'enfant j'ai ressauté d'épouvante en proie aux visions infernales dont ces histoires avaient peuplé ma tête. Combien de fois, bouché de sueur, j'ai cru en sur ma bouche le bâillon et autour de moi coule les mains sèches et impitoyables des vieillards baladants et des sorcières aux oripeaux rongés et aux fichues diaboliques dont l'unique jeu est d'enlever les oiseaux de nids mbel-leux et duvetés!

Combien de fois je me suis vu fanalilé par d'incroyables athètes, obligés de me ceinturer et à la dernière envivée d'un ch val lancé au galop dans l'arène! Combien de fois aussi j'ai t'embellé en passant auprès des barreaux démantelés le long desquels grouillaient sur l'herbe des fesses de grand-pères, des grappes de bambins cuivrés et des filles dimanches aux yeux d'enfer!

Toutes ces choses se sont si profondément imprimées en moi — en ce temps où l'âme galopait pour toujours l'empreinte de tout ce qui la touche et l'éternel souvenir de tout ce qui l'effleure — l'impession m'en est restée si distincte et la terreur qui émane d'elles s'est si cruellement échassée dans mon esprit sensuif à l'excess, que je frémis encore, à l'heure présente, en songeant à tout cela. J'en ai souvent cru souffrir du mal qui doit éteindre ces pauvres êtres rachés à l'affection de leurs mères et j'ai si bien compris et deviné combien doit être atroce la douleur des femmes dont on déchire ainsi le cœur que je pourrais fuir ces deux tableaux sombres aussi fidèlement que si je les avais tour à tour vécus.

Aussi quel souffle ardent de révolte et d'indignation fait vibrer mon être à la seule pensée de cette chose épouvantable: un enfant volé! Quel pincais si puisant qu'il fut pourrait mettre dans les traits d'une femme privée du trésor de ses entrailles! Le lugubre désolation qui la ronge. Un artiste rendrait à ce une saisissante vérité le visage baigné de larmes de la femme qui gémit sur le corps de son enfant défunt; jamais il ne rendrait avec l'intensité qui l'a tête ravagée de ce à qui l'on a pris son petit et jamais aucune plume ne saurait dire l'indicible inconnu et l'exprimable torture du petit qu'on a levé au giron maternel. Il faudrait à voir un cœur de granit ou de bronze pour ne se sentir point ému devant l'œil douloureux de la chatte dont on veut de noyer la portée!

L'amour immense, infini, de la géniture pour qui l'a procurée et l'incommensurable tendresse de celle qui crée pour sa géniture; ces deux ententes s'incomparablement purs qui s'amalgament pour n'en faire qu'un, font de tout éternité l'une des choses les plus sacrées qui soient et ceux qui violent cette sacrée chose-là s'en plus criminels que ceux qui t'ent.

Ces probabilités cette réputation de voleurs d'enfants qui fait pailler sur des baladins, ces saltimbanques, ces snom des ce t'répugnant et cet air haine sourie que nous avons pour eux et qui font d'eux des espèces de parias.

Mon poignet a gagné la sensation de la treinte de la main de mon père lorsqu'il passait avec moi près des barreaux démantelés de ces gens-là. Tout cela s'efface peu à peu et se perd dans la brume des souvenirs. Les saltimbanques,

ces maudits, ne volent plus d'enfants! Ce sont les catins et les nobles qui s'ont remplacés. Ils volent les enfants des pauvres gens sans crainte des cachots ni du bûcher parce qu'ils sont des nobles et des catins.

L'héroïne de l'histoire que je veux conter est une nommée S...; son boulevard est situé rue de Londres. Elle avait pour amant un noble polonais, le comte B... que tout Paris reconnaît lorsque j'aurai dit que dans le monde pschut des soupçons boulevardiers on l'appela fort longtemps le Vatel de Trèfle à cause d'un trèfle de diamants qu'il portait à sa cravate et qu'il prétendait être un talisman au jeu.

Depuis près de huit ans ce gentilhomme était le chevalier servant de la belle S., qu'il avait comblée de bijoux, de toilettes tapageuses et de chevaux et dont il avait fait l'une des reines — est-ce reine qu'on doit dire — l'une des reines les plus courues et les plus acclamées du turf galant.

Une année on la vit au Grand-Prix, dans un costume tellement extravagant qu'un courriste mondain lui consacra plus de trois colonnes d'éloges, et qu'elle devint pendant quelques jours si célèbre qu'il s'en fallut de très peu que les modes ne créassent des chapeaux portant son nom.

Or, il advint qu'après huit années de apaze, de luxe et de vie infernale à travers les théâtres, les restaurants de nuit, les bals et les courses, cette excessive horizontalité fut soudainement prise d'un caprice, d'une fantaisie inexplicable: Elle voulut avoir un enfant.

Reput très longtemps déjà elle désirait ardemment cela, mais le jeune seigneur auquel elle avait ouvert ses portes grandes les portes roses de son alcôve, n'avait malgré son extrême bon-volonté, jamais pu la satisfaire. Sa marotte qui s'éteignait de temps en temps pour se raviver de loin en loin, devait au bout de huit à dix l'obsession fixe et indéclinable vers laquelle convergent toutes ses fantaisies: Elle voulait avoir un enfant!

Parmi ces courtisanes qui n'ont point de cœur pour la leur, il s'en est trouvé beaucoup chez lesquelles le sentiment maternel existait plus développé et plus intense que chez les femmes honnêtes. L'impératrice S., n'est pas à ajouter à ce nombre. Elle voulait un enfant, non parce qu'il lui était venu un besoin subit de tendresse, non parce qu'elle sentait vibrer en elle quelque chose d'incertain, non parce qu'elle avait soit l'impure rassasiée des impures caresses des amants, — des caresses candides du bébé rose, non parce qu'elle voulait chérir et adorer quelque chose! Non! Une simple curiosité! Elle voulait un enfant comme l'enfant veut un polichinelle; elle désirait cela comme on désire un perroquet, ou comme on désire un griffon! Un enfant pour s'amuser, pour rire, pour baguenauder, pour parader peut-être! non pour l'aimer.

Et v'ant qu'elle ne pouvait être mère, un beau jour elle partit pour Lyon afin de le devenir autrement.

C'était un soir, il y a quatre ans, à la Croix-Rousse. La nuit tombait, et dans la brume ambiante, les enclumes s'étaient apaisées et les métiers endormis, on sentait le faubourg populeux s'assoupir, las du labour de la journée. De loin en loin des enfants jouaient, dansaient des rondes, et leurs gazouillis se perdaient dans le calme crapuleux. Une femme passa qui sentait la rose et le lubin et dont les jupes avaient l'insolent froissement du vice; devant une porte, elle vit une petite fille, la petite D., elle l'appela. Et probablement elle avait avec elle des bonbons et des gâteaux, car l'enfant confiante la suivit. Au détour d'une rue, elles disparurent.

Lorsque la mère affolée demanda ce qu'était devenue son enfant, un marouset lui répondit: Elle est partie avec une belle dame. Or cette belle dame c'était S., la coquette.

En vain la pauvre femme pleura, cria, hurla, appela; en vain, elle erra dans les rues, dans les ruelles, dans les carrefours; en vain, elle se tordit désespérée, elle ne trouva rien.

La pet te avait été volée.

Or l'autre jour, le prince B., l'amant abandonné de la fille S., se présenta chez le commissaire de police de la place Vendôme, et raconta tout.

« Ma maîtresse m'a quittée, dit-il, je n'ai plus besoin de l'enfant, je viens la rendre. »

Puis, il s'en alla.

Le prince B., fils de la comtesse B., ben connu dans l'aristocratie, ne sera pas inquiété.

La fille S., pourra savourer à son aise la nouvelle lune de miel qu'elle se teil-

lera dans les millions d'un autre prince. Si quelqu'un prenait un porte-monnaie et le rapportait huit jours après, on le mettrait en prison; une femme galante prend un enfant et l'abandonne, on le laisse! Ne trublons pas la quiétude des cythérées!

J'ai le cœur attristé contre cette ignoble aventure, parce que derrière celle-là, il y en a dix autres du même genre, et aussi parce qu'à côté des enfants volés, il y a les enfants vendus, dont je parlerai en temps et lieu. Des femmes ont l'impudence d'acheter les enfants des autres et celles-là ont le sinistre courage ou la sinistre lâcheté de les vendre. Quelle horreur! Et comme il faudrait être lâche et infâme aussi pour ne point s'indigner de cela!

Le commerce des enfants, je le dis, je en parlerai plus tard, j'ai des documents tout prêts et des noms à citer.

Mais, pour le moment, qu'il me soit permis d'exhaler tout mon mépris à la face poudrifiée de cette catin-ci qui, après avoir volé l'enfant d'une ouvrière honnête, parce que ses entrailles prostituées n'ont rien voulu produire, l'abandonne cyniquement aux mille hasards de l'existence.

Autrefois, on brûlait en place de Grève, les hérétiques et les sorcières. De telles femmes mériteraient aussi qu'on les brûlât vives et qu'on profanât leurs cendres, car, je le répète, — celles qui volent l'enfant au nid sont plus criminelles que celles qui tuent!

E. DESCLAUZAS.

LE CHOLÉRA

La nouvelle terrible qu'on avait cachée jusqu'au dernier moment s'est propagée comme une traînée de poudre.

L'horreur s'est imprimée sur tous les traits. Le choléra est à Toulon.

L'épouvantable fléau qui, tantôt, nous faisait trembler du pays des Pyramides, le mal gigantesque qui nous enleva Thutôt est chez nous.

C'est du Tonk in que nous vient le monstre.

Voilà donc ce que nous rapportera le de malheureux capitaine.

Triste! Triste! Lamentable!

On a licencié les écoles et dispersé la troupe. Toulon émigre et Marseille se calefaut.

Puisse la science et le génie des hommes terrasser ce géant noir jusqu'au moment où il n'est plus.

DORSAY.

AVIS AUX VENDEURS

Toute personne peut en vertu de la loi du 29 juillet 1881, vendre la Bavarde. Il n'y a qu'une simple formalité à remplir: la préfecture, sous-préfecture ou mairie, une déclaration sur papier ordinaire ainsi conçue:

Monsieur,

Je vous informe que j'ai l'intention de publier des journaux.

(Signature et adresse)

On doit immédiatement délivrer récépissé. Si un fonctionnaire quelconque refusait ce récépissé, le faire constater par témoins et nous en aviser immédiatement. Nous nous chargeons de faire respecter la loi.

LE CROQUE-MORT

A. Alphonse Duvois.

Cet homme qu'on croirait profondément triste est souvent jovial; il aime à rire, il aime à boire, il aime à chanter comme nous.

Feu Eugène Simon, mon maître, disait de lui:

« Le croque-mort préfère les enterrements de parents, parce qu'il voit avec la famille. Je ne garantis pas l'exactitude de ce dire, le croque-mort arquéquiné volent cent sous à l'erreur d'un richard.

Il doit être, je crois, de la famille des papillons.

Où, des papillons, car il se balade partout, sans nul doute, une fois l'ouvrage rendu à domicile.

En effet, on ne rencontre jamais un croque-mort en uniforme au théâtre, au bal, dans les salons ou aux Folies-Bergères.

Aux courses, en canot, en ballon, en train de plaisir, pas davantage.

On le rencontre quelquefois dans un omnibus, et les voisins se reculent toujours avec un fort embêtement; alors là, le croque-mort prend un air rigolard, comme un homme qui s'est dit: « Tot, je te repèrera! »

Mais on ne peut pas vivre rien qu'à enterrer les autres et à embêter les voyageurs d'omnibus.

Le croque-mort ne se compromet pas l'uniforme, voilà tout, mais il fait la ne e comme tout le monde, je vous l'affirme, sans aller





